



Le

# FURET DE LYON.

*Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.*

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GÉURY, tenant cabinet de lecture, placé des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon, 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

## UN CONSEIL MUNICIPAL.

Le conseil municipal est une *machine* d'invention moderne non moins utile que le bateau à vapeur, non moins commode que le clisoir. Sa propriété consiste principalement à *fonctionner* des délibérations avec une prestesse étonnante et d'un fini toujours admirable. — Avant la découverte de cette conférence au petit pied, de ce petit conclave en miniature, les richesses administratives encombraient, des années entières, les cartons de la mairie; mais, grâce à je ne sais qui, la *machine* a été découverte, un génie bienfaisant lui a dit: tu agiras! et la machine d'agir; et la machine de simuler l'intelligence, d'enfanter des prodiges!... Déjà cette bienheureuse machine a bâti des prisons, construit des digues qu'elle oppose aux flots du Rhône! Mais c'était trop peu pour elle que de lutter avec un fleuve: il lui fallait prouver qu'au besoin, elle aurait tous les genres de courage et que rien ne saurait l'arrêter dans sa *marche* gigantesque. Vienne donc l'ennemi, a dit la puissante machine! viennent donc l'impertinente comédie, le drame égorgeur, l'immoral opéra! vienne encore l'immoral ballet, avec ses demi-jupes qui ne cachent rien! vienne avec tout cela le public! et comédie, opéra, ballet, drame et public verront notre force et notre résolution. — De par le génie municipal qui coule dans nos veines, nous jurons d'anéantir toutes ces brillantes folies; de par le même génie, nous les déclarons perverses et dangereuses, et comme telles, nous les proscrivons à jamais. — Oui, nous les proscrivons, a répété M. Thomas T..., l'homme le plus éloquent de son époque; j'ajouterai même que nous les proscrivons! — Oui! oui! c'est convenu, répétèrent tous les assistants; mais que ferons-nous du local? — Du local! — Oui, que ferons-nous du local? — Messieurs, dit M. Th. T., si vous daignez m'écouter deux minutes, le local ne vous embarrassera plus. Ici chacun *donne* son avis; le mien, que je crois le meilleur, est qu'on fasse du local un entrepôt à l'usage des commissionnaires. — Je ne pense pas du tout comme vous, reprend M. \*\*\*, ce local aurait une destination bien plus utile et bien plus importante si on le transformait en un marché aux fourrages. — C'est cela! c'est cela! — Oui! oui! — Silence! — Aux voix! — Eh! Messieurs, dit à son tour M. X., vous errez complètement! nous n'avons que faire d'entrepôts à l'usage des commissionnaires: que ces mes-

sieurs entreposent où bon leur semble *leurs esprits*, leurs colis, etc. etc.; il reste le fourrage! eh bien! que nous importe le fourrage? est-ce là notre nourriture? non, Messieurs! permettez-moi donc de vous présenter quelques réflexions dont vos consciencieuses lumières n'auraient pas besoin, sans doute, mais qu'il importe néanmoins de livrer à votre sagacité bien connue. — Écoutez! écoutez! — Depuis long-temps nous sentons tous l'inutilité, je dirai le danger de ces représentations scéniques où le prolétaire vient puiser des principes de désordre et d'anarchie; nous sentons également que nous, gardiens incorruptibles des mœurs publiques et privées, il ne peut convenir à notre responsabilité de tolérer, d'encourager même, un art qui... un art dont... un art... vous me comprenez de reste, Messieurs! — Oui! oui! — A ces graves considérations, j'ajouterai que nous manquons d'abattoirs, que nous n'avons presque pas de casernes, que les prisons deviennent tous les jours trop petites! — C'est vrai! c'est très-vrai! — Eh bien! Messieurs, prenons donc une détermination digne de nous, digne du temps où nous vivons! sachons utiliser au profit de l'ordre public une école de scandale et d'immoralité! que ce monument élevé pour pervertir la jeunesse et corrompre *les sujets du roi* devienne la demeure des braves qui ont combattu en novembre, ou un lieu de refuge et d'expiation pour les ingrats qui conspirent contre le meilleur des gouvernements! — Bravo! bravo! — Messieurs, je demande la parole. — Assez! assez! la clôture! — C'est précisément contre la clôture que je demande la parole. — La clôture! c'est entendu! — Pardon, Messieurs, quand *j'aurai parlé* vous me retirerez la parole, si vous le jugez convenable; mais d'abord, laissez-moi parler, — Dépêchez-vous, nous sommes fatigués! — Je serai court... Comme l'honorable préopinant, je conviens de l'inutilité des théâtres; j'y vais tous les jours, c'est très-vrai, mais c'est parce que cela ne me coûte rien, autrement je n'y mettrais jamais les pieds. — A la question! — Toutefois, je diffère avec mon honorable ami sur l'emploi de ce local: M. de Pognac, à coup sûr, en eût fait un couvent; M. Périer, peut-être, voit dans sa masse imposante ou une majestueuse caserne ou une élégante prison; quant à moi, Messieurs, sujet fidèle et respectueux, je n'y saurais voir autre chose qu'un *château royal* à offrir à notre roi-citoyen ou à un de ses fils! — Bravo! bravo! — Oui! donnons-le au roi-citoyen! — Une

*voix* : Si le roi refusait ? — *Tous* : Non, non ! il ne refusera pas !

J. B.

### LES GENS COMME IL FAUT.

« Tous les avantages de la société ne sont-ils pas pour les puissans et pour les riches ? Tous les emplois lucratifs ne sont-ils pas remplis par eux seuls ? Toutes les grâces, toutes les exemptions ne leur sont-elles pas réservées ? Et l'autorité publique n'est-elle pas tout en leur faveur ? Qu'un homme de considération vole ses créanciers, ou fasse d'autres friponneries, n'est-il pas toujours sûr de l'impunité ? Les coups de bâton qu'il distribue, les violences qu'il commet, les meurtres mêmes et les assassinats dont il se rend coupable, ne sont-ce pas des affaires qu'on assoupit, et dont, au bout de six mois, il n'est plus question ? Que ce même homme soit volé, toute la police est aussitôt en mouvement ; et malheur aux innocens qu'il suppose. Passe-t-il dans un lieu dangereux ? voilà les escortes en campagne. L'essieu de sa chaise vient-il à se rompre ? tout vole à son secours. Fait-on du bruit à sa porte ? il dit un mot et tout se tait. La foule l'incommode-t-elle ? il fait un signe, et tout se range. Un charretier se trouve-t-il sur son passage ? ses gens sont prêts à l'assommer, et cinquante honnêtes piétons allant à leurs affaires seraient plutôt écrasés qu'un faquin oisif retardé dans son équipage. Tous ces égards ne lui coûtent pas un sou. Ils sont le droit de l'homme riche et non le prix de la richesse. Que le tableau du pauvre est différent ! plus l'humanité lui doit, plus la société lui refuse ; toutes les portes lui sont fermées, même quand il a le droit de les faire ouvrir ; et si quelquefois il obtient justice, c'est avec plus de peine qu'un autre n'obtiendrait grâce. S'il y a des corvées à faire, une milice à tirer, c'est à lui qu'on donne la préférence. Il porte toujours, outre ses charges, celles dont son voisin plus riche a le crédit de se faire exempter. Au moindre accident qui lui arrive, chacun s'éloigne de lui ; si sa pauvre charrette renverse, loin d'être aidé par personne, je le tiens pour heureux s'il évite en passant les avanies des gens lestes d'un jeune duc. En un mot toute assistance gratuite le fuit au besoin, précisément parce qu'il n'a pas de quoi la payer ; mais je le tiens pour un homme perdu, s'il a le malheur d'avoir l'âme honnête, une fille aimable et un puissant voisin. » (*Encyclopédie. Article Economie morale et politique.*)

Ces lignes admirables sont de J.-J. Rousseau. Croyez-vous que si le grand homme qui peignit ainsi son époque revenait, il aurait des couleurs moins sombres, un pinceau moins dur à prendre pour peindre la nôtre ? Non vraiment. A part le droit de bâtonner, assommer et assassiner impunément le pauvre, je ne sais pas trop ce que la révolution française a retiré de puissance au riche. Et, pour parler franchement, je ne sais pas trop ce que toutes les révolutions imaginables réussiraient désormais à faire en ce sens chez nous. Ne nous flatons pas. Si dans ce beau pays de France, les titres nobiliaires, héréditaires ou autres de ce genre, ont quelque peu perdu, l'argent a immensément gagné depuis 40 ans ; et certes, il y a pitié de dire que la civilisation a fait des progrès chez un peuple qui en est encore à respecter infiniment les gens comme il faut. Il est inconcevable de penser à l'influence qu'exercent sur nos esprits stupides ces trois mots qui n'ont point de sens, car j'aime mieux les croire vides de toute signification que de penser qu'il faille les prendre à la lettre. *Comme il faut !* Savez-vous ce que c'est qu'un homme *comme il faut !* C'est un homme noble et riche (il peut n'être pas

noble pourvu qu'il soit riche) ; cet homme est bien habillé ; ses chemises sont en batiste, ses bas en soie ; il sent bon de la tête et des mains ; il a des lunettes en or, un tilbury et un groom ; il sait lire et écrire. Voilà !

Mais il est stupide, direz-vous ; il est ignorant jusqu'à la crasse : il n'a pas la moindre notion d'une science, d'un art, d'un métier quelconque ? Qu'importe ? N'est-il pas riche, noble, bien habillé ? N'a-t-il pas un groom, un tilbury et des lunettes en or ?

Mais il est grossier, insolent et dur ; il bat sa femme et ses valets ; il marchande et injurie ses fournisseurs ; il est député du ministère, et son élection a été frauduleuse ; il tire parti de son nom et de sa qualité de député pour empiéter sur le terrain de son voisin, pour couper en deux le champ d'un pauvre hère qui n'avait que ce champ pour vivre. Qu'importe ? N'a-t-il pas des chemises en batiste et des bas en soie, et ne sent-il pas bon de la tête et des mains ?

Mais il est un mauvais fils ; il s'est fait faire une donation par sa mère, afin de payer le cens d'éligibilité. Depuis lors il laisse mourir de faim cette pauvre femme, qui l'aime comme ses yeux et n'a que lui d'enfant ! Qu'importe tout cela, encore une fois ? Tout cela ne l'empêche point d'être un homme *comme il faut*.

Et vous, honnête plébéien, qui vendez des bas dans une boutique de la rue, quand ce misérable élégant descendra de son tilbury devant votre boutique, vous ôterez votre bonnet avec respect, vous ouvrirez les deux battans de votre porte, et vous direz à votre femme : sois aimable, c'est M. le comte, un homme *comme il faut !* tandis que vous regarderez avec mépris l'honnête prolétaire à coudes percés, qui passe humblement sous la roue du beau monsieur.

Tout est là, voyez-vous. Et prêchez donc l'égalité chez un peuple qui dit *femme et dame, homme et monsieur !*

SIMON.

### DE L'URGENCE D'UN COURS GRATUIT DE DROIT COMMERCIAL A LYON.

L'industrie lyonnaise est une mine féconde exploitée avec une rare activité. Aussi, cette industrie ne connaît-elle pas de rivales pour ces riches étoffes de soie, destinées aux décorations somptueuses des cours et des églises, comme aux brillantes et capricieuses toilettes des femmes de tous les pays. Pas de goût difficile, bizarre, original qu'elle n'étonne par la variété de ses dessins et la combinaison heureuse de ses couleurs. Les fantaisies les plus exigeantes et les plus tracassières se brisent devant ce vaste bazar de la mode et du goût, car tous les jours de nouvelles productions, belles d'élégance et de simplicité, viennent attester que l'émulation, fille des progrès, anime le crayon de nos jeunes artistes. Il n'entre pas dans le plan que nous nous sommes tracé, et le but de cet article n'est pas non plus de citer tels ou tels noms à l'appui de notre assertion, parce que nous serions condamnés à en omettre une foule, ce qui serait injuste.

On conçoit sans peine qu'une industrie aussi habile qu'elle est active, a dû s'ouvrir de nombreux débouchés pour l'écoulement de ses immenses productions : de-là, des relations lointaines, des exportations considérables, et bien souvent alors toute une fortune exposée sur la foi d'une réputation trompeuse. Un commettant malhonnête homme fait faillite, vole impudemment ses créanciers, et par mille faux-fuyans, qu'il a su se créer, n'échappe que trop souvent à la rigueur des lois, et vient ensuite braver par un luxe insolent la misère de ceux qu'il dépouilla.

De pareils scandales seraient bien plus rares, et cette plaie qui ronge le commerce disparaîtrait peut-être, si les personnes qui se livrent aux affaires possédaient des notions exactes de droit commercial. Reprocher aux jeunes gens d'avoir négligé cette étude, serait peu raisonnable de notre part; aussi préférons-nous demander à toutes les administrations qui se sont succédées, les raisons d'un oubli qui porte des coups si dangereux à la prospérité publique. Comment en effet n'ont-elles jamais songé à utiliser une des salles inoccupées du palais St-Pierre, en ouvrant ses portes à un légiste instruit dans le droit commercial? C'étaient 2 ou 3,000 fr. par année à ajouter au budget, argent bien employé celui-là, dont personne ne se fût plaint. On eût vu alors des milliers de jeunes gens venir puiser à ces leçons les principes d'une science que leur rend impérieuse la carrière qu'ils se promettent de parcourir: carrière semée d'écueils, et qui exige plus d'habileté et de connaissances qu'on ne le suppose communément.

Dans un second article nous ferons ressortir d'une manière plus directe les avantages, pour la ville et pour le commerce de Lyon, de la création d'une chaire de droit commercial.

### COMBAT ENTRE UN LION ET UN ÉLÉPHANT.

Un combat très-curieux vient d'avoir lieu à Liverpool, entre une lionne et l'éléphant femelle, M.<sup>lle</sup> Djeck, que nous avons déjà vue, et que nous allons bientôt revoir au Cirque-Olympique à Paris.

Le célèbre écuyer anglais Ducrow avait réuni dans son cirque, à Liverpool, l'éléphant du théâtre de Londres d'Aldelphi (miss Djeck) et les animaux de M. Martin, qui avaient donné récemment des représentations à Drury-Lanes. On avait construit une écurie pour miss Djeck, dans un bâtiment attenant au cirque. Les cages des animaux de M. Martin étaient placées sous le même hangar.

Depuis plusieurs semaines, toutes ces espèces différentes et ennemies vivaient en bonne intelligence, grâce à leur éloignement individuel, lorsqu'un beau jour, avant l'introduction du public, et pendant que M. Ducrow, à cheval dans le manège, faisait la répétition de ses exercices, un des garçons de M. Martin laissa échapper de sa cage la lionne Fanny, laquelle, exaltée aussitôt par le libre exercice de ses mouvemens, se mit à parcourir l'espace avec des bonds furieux et des rugissemens terribles.

Tous les écuyers et garçons de s'enfuir aussitôt dans les écuries dont ils referment la porte. M. Ducrow, déjà poursuivi par la lionne, n'eut d'autre moyen, pour se mettre en sûreté, que de faire franchir la barrière à son cheval, sans avoir besoin de grands coups d'éperons, car le cheval était suffisamment stimulé par la terreur profonde que le rugissement léonin imprime naturellement à tous les animaux.

Les garçons de M. Martin avaient pris le parti de monter sur les cages de leurs animaux, qui tous, et surtout les singes et les serpens eux-mêmes, étaient vivement agités dans leurs loges, à l'aspect des mouvemens désordonnés de la lionne. Il ne restait d'exposé à ses attaques que M. Huguet, cornac de miss Djeck, qui en ce moment donnait à manger à son éléphant. Voyant la lionne se précipiter vers lui, ce M. Huguet eut la présence d'esprit de se réfugier entre les jambes et sous le corps de l'éléphant.

C'est alors que commença un combat que les gentlemen amateurs, si passionnés des simples combats de coqs, auraient payé force guinées s'ils avaient pu en jouir. La lionne courut sur l'éléphant: celui-ci défendit courageusement son maî-

tre. Élevant d'abord sa trompé en l'air, abaissant ses défenses, et levant le pied pour broyer son ennemi, si ce dernier tentait de l'attaquer sous le ventre, l'éléphant était là comme une citadelle sur la défensive, attendant les assauts de l'ennemi, et prêt à profiter de ses fautes. La lionne, irritée de la résistance, et se livrant aux élans d'un courage inconsidéré se précipita sur une des jambes de l'éléphant, et s'y accrocha en lui faisant de cruelles morsures; mais aussitôt l'éléphant la saisit avec sa trompe, l'enveloppa d'une forte étreinte, lui fit ainsi lâcher prise et perdre la respiration, et la faisant tourner en l'air la lança à l'autre extrémité du cirque, où la lionne vint tomber sans mouvement.

La pauvre Fanny, instruite à redouter désormais les éléphants, fut recueillie par les garçons de M. Martin, qui l'enveloppèrent de couvertures et la remirent dans sa loge; on espère la sauver. M. Huguet, pendant ce combat qui fut de huit à dix minutes, temps fort long sans doute pour la position critique où ils se trouvait, ne reçut pas la moindre atteinte des griffes de la lionne. Miss Djeck parut ensuite s'applaudir de sa victoire, et témoigna surtout, par les caresses qu'elle fit à son conducteur avec sa trompe, la joie qu'elle éprouvait de l'avoir arraché à un si grand danger: elle semblait vouloir s'assurer par elle-même qu'il était sain et sauf, et qu'il n'avait reçu aucune blessure.

Le bruit de cette prouesse attira le lendemain au cirque un concours extraordinaire de spectateurs, empressés d'admirer l'intelligent et courageux animal, que les suites du combat faisaient un peu boiter, et qui n'en a pas moins exécuté tous ses exercices avec sa précision, son entente de la scène et sa logique habituelle.

(*Message.*)

### ARTS ET MÉTIERS.

#### CORDES EN ÉCORCES D'ACACIA.

M. Giobert a trouvé le moyen de préparer avec l'écorce d'acacia des cordes et différens produits; voici la méthode de ce professeur. On coupe les rameaux de l'acacia au moment où la végétation commence à se développer; on pratique sur chacun d'eux quatre incisions longitudinales, avec un couteau, on soulève les lanières qu'on enlève enfin à la main; les branches de trois ans doivent être préférées pour cet usage; on a le soin de ne pas laisser dessécher les lanières, il faut les conserver à l'ombre, ou plutôt les recouvrir d'une étoffe humide; il vaut mieux dans tous les cas les macérer après les avoir détachées; la macération peut se faire de trois manières: avec 1.<sup>o</sup> liens seuls; 2.<sup>o</sup> l'eau à laquelle on ajoute un peu de matière fermentescible de nature animale; 3.<sup>o</sup> liens aiguisés avec l'acide sulfurique. L'écorce étant macérée, on la retire et on la lave deux ou trois fois à l'eau pure et fraîche, puis on l'étend sur l'herbe. C'est pendant qu'elle possède encore un peu d'humidité qu'on procède au triage. L'épiderme et les deux couches qui lui sont contiguës se détachent, sont mis à part, desséchés et employés à faire de la litière aux animaux. En passant ensuite plusieurs fois le reste de l'écorce entre le pouce et le premier doigt, on obtient des lanières fines qu'on fait sécher. Celles-ci sont mises en réserve pour subir une deuxième macération. Les lanières longues au moins d'un pied servent à faire de la corde; les courtes, à bourrer des matelas, des traversins, des oreillers, des coussins très-élastiques et très-doux; une exposition de peu de durée au soleil suffit pour leur enlever leur humidité, et



quelques coups de baguette pour leur restituer toute leur élasticité, quand elles sont affaissées. Ces lanières peuvent aussi servir de matière première pour la confection du papier.

### PENSÉES.

Après le bonheur d'être aimé d'une femme qu'on aime, il n'y en a pas de plus grand que celui de se venger d'elle quand elle vous a trompé.

Les douleurs extrêmes n'ont pour remède sûr que le crime ou la mort.

Tromper, c'est le sort des femmes; être trompé, c'est celui des hommes.

L'amour est de toutes les maladies de l'âme la plus facile à naître, et la plus difficile à guérir.

Un homme que la fatalité entraîne dans le crime ou dans le malheur n'est pas plus coupable que celui qui vient au monde avec un œil de moins ou une bosse de plus.

Il n'y a pas de juges plus sévères en morale que ceux qui n'en ont point.

L'amour-propre d'une femme est plus important à ménager que son amour.



### TABLETTES DRAMATIQUES

#### Théâtre des Célestins.

Premières représentations de : *la Vie de Molière*, comédie-vaudeville en trois actes; *les jeunes Bonnes et les vieux Garçons*, vaudeville en un acte.

C'est une belle et glorieuse vie que la vie de notre Molière ! car rien ne manque à cette vie de poète, à cette vie d'homme du peuple ! non, rien ne lui manque : des ennemis, de la gloire, des succès, des chagrins, des honneurs, tout enfin, jusqu'à des tracasseries domestiques, les plus poignantes, celles-là, pour son cœur si simple et si confiant ! — Que voulez-vous, disait celui qui se moqua tant des jaloux, c'est plus fort que moi ! — Pour son malheur, il avait épousé M.<sup>lle</sup> Bernard, la plus coquette des femmes, incapable d'apprécier le cœur et les qualités de son mari. Vingt fois le jour elle mettait à l'épreuve les bontés de celui qui ne voyait qu'elle, n'adorait qu'elle ! vingt fois le jour elle se faisait un jeu de torturer cette âme qui, malgré les plus vifs efforts, ne pouvait cependant briser sa chaîne ! Le grand homme souffrait, gémissait, et ne pouvait guérir ; il était le martyr d'une coquette, il était son esclave ! lui, si fier, si grand, si indépendant, si libre au milieu de ce siècle de ruelles et d'oratoires !

Voyez cependant comme le siècle marche, et quels progrès nous avons faits et quels préjugés nous avons vaincus depuis que le père de la comédie est mort ! L'année dernière, c'était peu de chose que la révolution des trois jours, comparée à l'audace d'un jeune peintre, Henry Monnier qui, au 19.<sup>e</sup> siècle, osait affronter les regards du public, et se donner en spectacle aux amateurs de la rue de Chartres ! qui ne se rappelle les éloquentes litanies de tout le ban et l'arrière ban de la littérature ? Quoi ! disait-on, Henry Monnier, qui fait si spirituellement de si jolies caricatures, devenir acteur ? quel courage, ou plutôt quelle inconcevable résolution ! cela ne peut pas être ! cela ne s'est jamais vu ! Pauvre jeune homme ! si aimable ! et jouer ainsi son existence ! Enfin, la chose parut si sérieuse que les fonds baissèrent ; Paris se voyait menacé d'une nouvelle révolte ; aussi les croupiers de M. Périer de

pâler et de jouer à la baisse ! et, dans cette grande ville, bazar de génies et de balourdises, personne ne se rappela que 160 ans plutôt, un homme auquel M. Monnier ne prétend ressembler sous aucuns rapports, avait exercé cette profession ! Bons Parisiens !

Il est un peu tard pour m'apercevoir que je n'ai rien dit encore de la pièce de MM. Dupeuty et Etienne Arago. L'analyse n'en est guère facile, attendu qu'il me faudrait raconter toute la vie de Molière, chose un peu longue. Tout ce que je puis dire, c'est qu'à part deux ou trois petites inexactitudes historiques, la pièce est pleine de vérité, et qu'elle attache autant qu'elle intéresse. Molière surtout me paraît bien tracé ! c'est bien là cet homme admirable avec ses faiblesses d'homme ! voilà bien aussi sa bonne, sa fidèle Laforêt ! enfin, et pour tout dire, c'est Molière homme, comédien, mari, poète ! — Au deuxième et au troisième acte, j'ai cru souvent le voir, l'entendre parler, et... Je dirai-je ?... je me suis pris à pleurer sur ses douleurs....

La création de ce rôle fait beaucoup d'honneur à Prudent ; il a prouvé par la manière dont il l'a rendu que la vie privée de Molière lui est parfaitement connue ; cependant, au premier acte, il serait possible de mieux retrouver le caractère du poète, si l'acteur lui donnait une colère moins emportée avec *Tartuffoli* ; car Molière, dans sa jeunesse même, était déjà calme et mélancolique ; et, s'il menaça de sa plume, ce dût être sans crier bien haut. Cette remarque, je la soumets à la sagacité de Prudent, parce que, mieux que personne, il saura voir si elle est juste.

Voici venir Achard, que nous avons vu gros et gras lorsqu'il était au service de M.<sup>lle</sup> Marthe, et nous le retrouvons, dans quel état, bon dieu ! maigre à faire peur. D'où vient cela ?... il est le domestique de M. Tartuffoli qui, pour être agréable à Dieu, lui impose tant et tant de jeûnes, que le pauvre Laurent est maigre ! est maigre !... La physionomie qu'a su donner Achard à son rôle est fort originale et très-naturelle. On l'a beaucoup applaudi ; c'était justice.

Danguin, dans *Tartuffoli* ; Adam, dans *Louis XIV* ; Bernard-Léon, dans un vieux professeur ; Joanny, dans *Chapelle* ; M.<sup>mes</sup> Adam, Hortense et Faivre, ont tous et toutes puissamment contribué au succès justement mérité de la pièce.

Au prochain N.<sup>o</sup>, quelques mots sur *les jeunes Bonnes et les vieux Garçons*, qui ont obtenu un succès de grosse gaîté.

— L'abondance des matières nous force à renvoyer à dimanche la publication du second article sur *Richard d'Arlington*.

#### Spectacle du Jeudi 22 mars.

##### GRAND-THÉÂTRE.

RICHARD D'ARLINGTON, drame en trois actes et en huit tableaux par MM. Alexandre Dumas et Dinault.

##### PERSONNAGES ET ACTEURS.

Richard d'Arlington, M. Valmore. — Robertson, sous le nom de Mawbray, Roblin. — Tompson, Berthault. — Le marquis Da Sylva, Masson. — Le docteur Grey, Cossard. — Un inconnu, Ernest. — Sir Stanson, Lecerf. — Le premier lord de la Trésorerie, Gagnon. — Le ministre des finances, Squels. — Le secrétaire-d'état de l'intérieur, Mathelon. — Le secrétaire-d'état au département de la guerre, Edmond. — Le secrétaire-d'état au département des affaires étrangères, Tony. — Jenny, fille du docteur Grey, Mlle. El. Wenzel. — Mistress Grey, Mme. Cossard. — Lady Wilmor, Mme. Danguin. — Betty, Mlle. Louise. — Miss Wilmor, Mlle. Bolzé.

LE PHILTRE, grand-opéra en deux actes, de M. Aubert, paroles de M. Scribe.

JOSEPH BEUF, Gérant.